



Jeune Fille et Licorne, Venise, vers 1510.

Licornes!

Peinture, gravure, tapisserie...

Il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'on cesse de croire à son existence. Ode à une créature aux multiples visages, qui fascine depuis l'Antiquité.

TTT C'est la star du musée de Cluny, où elle batifole dans son tapis millefleurs sur les six panneaux délicatement ouvragés de la tapisserie de *La Dame à la licorne*. Deux étages sous les pieds de ce joyau de l'art médiéval, la fabuleuse bestiole à corne d'ivoire prend ses quartiers sous les vouîtes imposantes du frigidarium (les anciens thermes gallo-romains), pour une exposition entièrement consacrée à ses charmes merveilleux. De statuette chinoise en céramiques perses, de manuscrits enluminés en peintures de la Renaissance, de blasons royaux en cabinets de curiosités, l'animal y caracole jusqu'aux enseignes des apothicaires, dans un foisonnant mélange d'érudition et d'objets précieux, qui tient à distance la pop culture mais s'autorise quelques clin d'œil contemporains, comme ces photographies fausses jumelles de Marie Cécile Thijs (*Licorne blanche* et *Licorne noire*, 2012).

Le bestiaire fantastique se déploie à la croisée de l'art et de l'histoire pour raconter les cent visages de la licorne, cette créature en forme d'énigme qui fascina les puissants, intrigua les savants et alimenta les croyances populaires. Associée, selon les époques, à la pureté virginale ou à la sauvagerie dangereuse. Et parée de vertus thérapeutiques, grâce à sa corne réputée purifier les aliments et les liquides. Les tapisseries médiévales, les gravures religieuses, les ouvrages d'histoire naturelle témoignent de ses métamorphoses : elle y surgit parfois dotée d'une silhouette de chèvre ou de gazelle, de pieds d'éléphant ou d'un pelage moucheté de rouge, qui rompent avec son image d'Épinal de cheval blanc coiffé d'une corne. Mythe à quatre pattes, la bête fantasmée, dont on crut à l'existence jusqu'au cartésianisme du XVII^e siècle, aura ainsi traversé les textes bibliques comme les récits des explorateurs, qui confondaient sa fameuse corne avec celle du narval, mammifère des régions polaires. De quoi, des siècles plus tard, faire encore cavalier joyeusement notre imagination. ▶ *Virginie Félix* | Jusqu'au 12 juillet, musée de Cluny, Paris 5^e, musee-moyenage.fr Catalogue, 320 p., 49€, éd. GrandPalaisRMN.

Le musée de la Mode en vitrine

Vêtements

TTT Depuis quelques années, la mode est muséifiée tel un art majeur. L'historien du vêtement Olivier Saillard, lui, observe l'envers de cette sacralisation. Aux tenues flamboyantes, il préfère celles de tous les jours, auxquelles l'usure donne du charme. Quand nous les quittons, nos habits deviennent « *les fantômes en exposition de nous-mêmes* », estime cet observateur avisé, qui vient d'en faire une performance

pour la Fondation Cartier. Juste à côté, dans l'ancienne galerie commerciale Valois, conduisant au métro Palais-Royal, il expose des manteaux accrochés à leur patère, une robe dans sa housse, une pile de chemises, un costume de gardien à la veste sombre... De petits textes poétiques sont glissés dans chaque vitrine. C'est drôle et touchant. ▶ *Xavier de Jarcy* | Jusqu'au 10 mai, galerie Valois, métro Palais-Royal, Paris 1^{er}.

Visages d'artistes

Peinture, sculptures, photos...

Gustave Courbet, Sophie Calle, Nathanaëlle Herbelin...

TT Il a posé sa canne et son carton à dessin derrière lui. Assis par terre, son chien noir à ses côtés, Gustave Courbet (1819-1877) nous regarde, le visage dans l'ombre de son chapeau, un brin fier et arrogant. À l'arrière-plan, la campagne de sa Franche-Comté natale. Ce très bel autoportrait ouvre l'exposition conçue par le Petit Palais, majoritairement à partir de ses collections, et qui embrasse la question du portrait d'artiste au XIX^e siècle. Autoportraits, portraits collectifs ou amicaux, filiations, hommages, irrévérences... autant de sections qui font défiler peintures, dessins, sculptures ou photographies.

Des face-à-face existentiels aux mises en scène dans l'atelier, ou dans des intérieurs princiers lorsque le succès est au rendez-vous, les déclinaisons semblent infinies. On n'y voit quasiment que des hommes, puisqu'à l'époque les écoles de beaux-arts sont

fermées aux femmes, contraintes de se former dans des ateliers privés. Comme l'« atelier des dames » ouvert par le peintre Jean-Jacques Henner (1829-1905). Lequel n'omet pas de représenter l'une d'elles, tombée dans l'oubli, mais promue à l'affiche de l'exposition.

Aussi, pour rétablir un semblant de parité, les commissaires de l'exposition ont choisi exclusivement des artistes femmes pour pimenter le parcours d'œuvres contemporaines. Nan Goldin, Sophie Calle, Annette Messager, Hélène Delprat, Françoise Pétrovitch... : le dialogue entre les siècles s'avère fécond, qui se poursuit dans les collections permanentes. Et témoigne de la persistance d'un sujet où apparaît, sous le pinceau de Nathanaëlle Herbelin, une question cruciale : être mère et créer.

▶ *Véronique Bouruet-Aubertot* | Jusqu'au 19 juillet, Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, Paris 8^e.



Été, de Françoise Pétrovitch, 2025.



REPÉRÉE

Les œuvres oniriques de Zélie Nguyen invitent dans un monde parallèle, délicatement mystérieux.

Comme une invitation au voyage, les tableaux de **Zélie Nguyen** (née en 1993) ouvrent des espaces où le regard se promène dans des paysages minéraux à la Giotto ou des jardins clos qui évoquent les miniatures médiévales ou persanes. Exposées à Montpellier parmi celles des anciens élèves de l'atelier de Djamel Tatah, aux Beaux-Arts, dont elle a fait partie, ses œuvres singulières trouvent, selon elle, leurs racines dans les mondes parallèles qu'elle imaginait enfant pour éloigner ses cauchemars. Des lieux refuges, empreints d'onirisme et où règne un climat étrange. Les chiens y errent, les humains en sont le plus souvent absents, des architectures métaphysiques ou des labyrinthes s'y dressent en pleine nature. Tout juste diplômée en 2021 des Beaux-Arts de Paris, Zélie Nguyen est remarquée par une jeune galeriste, nomade à l'époque, Lara Sedbon. « *On a grandi ensemble* », dit-elle joliment de sa galeriste, installée maintenant au cœur de Paris, dans un espace sur rue où se tenait, l'automne dernier, son premier solo show. On y découvrait ses mondes délicats, minutieusement décrits, exhalant un parfum mélancolique et doucement mystérieux.

▶ *V.B.-A.* | Jusqu'au 3 mai, « L'esprit de l'atelier, 16 artistes formés aux Beaux-Arts avec Djamel Tatah », MO.CO. Panacée, Montpellier.